

fois, il commenta l'évangile du jour. Sans vouloir faire de jeu de mots, nous dirons, pour bien rendre notre sentiment que, en un sens, ce n'était plus lui, et que, pourtant, c'était toujours lui. Il était nerveux, déprimé, épuisé, surtout avant de monter en chaire où cela ne paraissait guère. La chronique rapporte qu'il fit faire bien du mauvais sang à cet excellent M. Troie, de regrettée mémoire, à qui il annonçait toutes les semaines qu'il ne pourrait pas parler le vendredi ou le dimanche suivant. Il prêcha cependant tout son carême, et ce fut encore l'un de nos beaux carêmes.

C'est à la fin de ce carême de 1906 qu'il donna, en conférence d'adieu, cette si forte et si délicate étude sur Pasteur, qui fut tant goûtée de ses auditeurs de Montréal. Cette conférence a été publiée, elle se trouve dans nombre de bibliothèques canadiennes. Que l'on y revienne et l'on se demandera de nouveau si le savant et le croyant qu'était Louis Pasteur a jamais eu un panégyriste aussi digne de lui. Qu'on nous permette, puisque nous l'avons sous les yeux, cette conférence, d'en citer quelques extraits qui montrent bien la manière du Père Plessis et mettent en valeur cette phrase ramassée sur elle-même, si pleine et si brillante, qui lui était familière et qui, chaque fois, faisait tableau. Voyez d'abord ce portrait de Pasteur en opposition à celui de Renan : " Je viens de nommer M. Renan. Vous savez peut-être que ce fut lui qui, le 27 avril 1882, reçut Pasteur à l'Académie française. L'antithèse vivante se dresse ici d'elle-même. . . D'un côté, l'ondoyant aruspice qui ne pouvait lui-même se regarder sans sourire; et, de l'autre, le mage austère et rigide, qui prenait tout plus qu'au sérieux, au tragique: ces deux esprits, si profondément dissymétriques, aux prises; et, entre les pattes de velours du premier et les serres d'acier du second, comme proie, comme sujet d'analyse et de dissection, l'âme et la science de Littré—puis-